



LE MANS

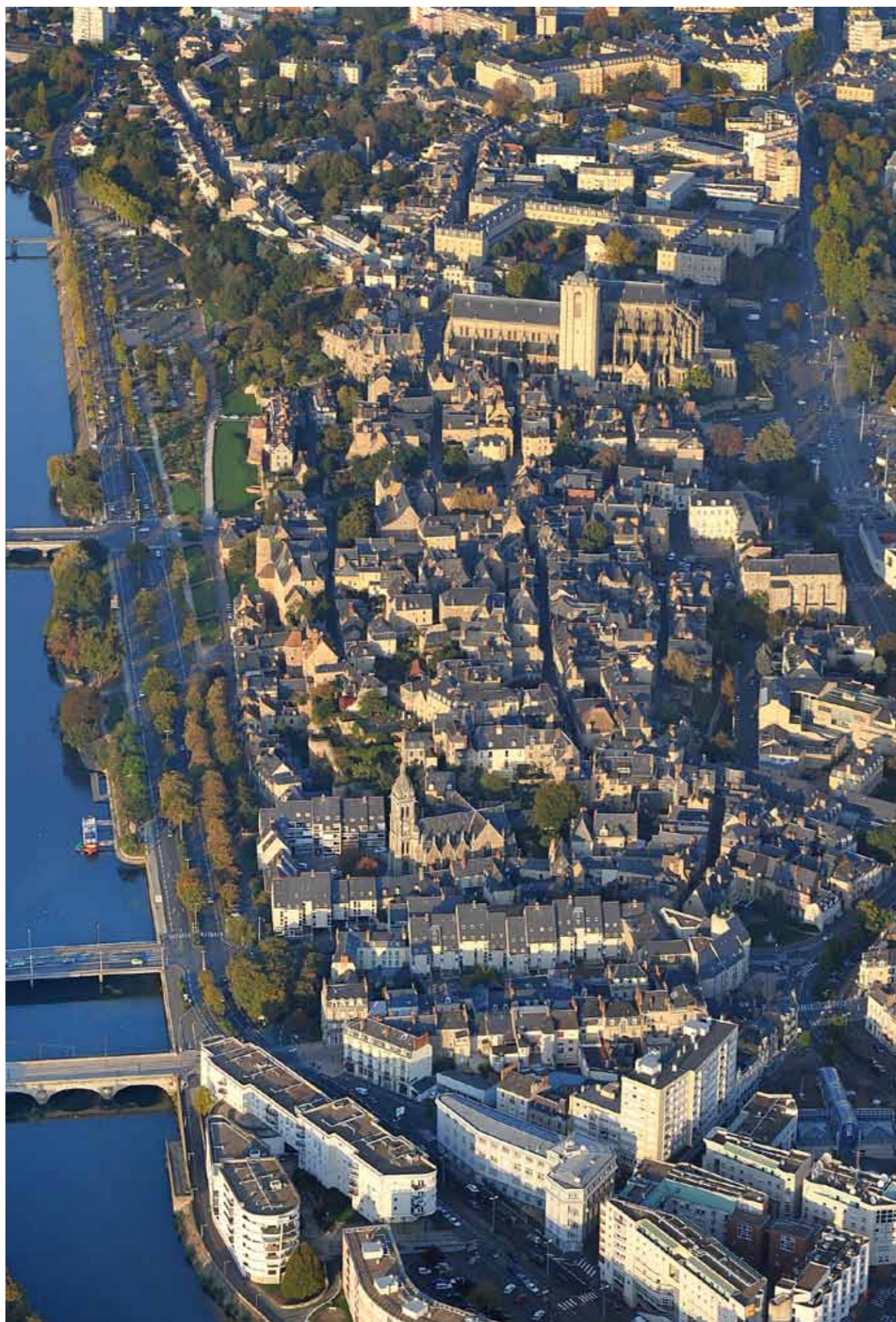
Regards croisés sur la vieille ville

TEXTES : **CLAUDE GACHE** - PHOTOGRAPHIES : **GUY DURAND**

MAQUETTE : **MICHAËL BAZIN**

Le Mans à la fin du XVI^e siècle.
© Maquette et photos Etienne Bouton.

TRANSIT éditeur



Regards croisés

La maquette d'Etienne Bouton du secteur administratif du Mans, présentée au cours de l'été 2011 au musée de la Reine Bérengère, a une formidable vertu : elle rend concrète la notion d'évolution de la ville en relativisant l'idée d'une identité unique et intemporelle. On sait, bien sûr, que la géographie d'une ville bouge, que son esthétique se modifie, que sa population évolue ; ainsi, peut-on constater que la cité mancelle du 16^e siècle n'est plus celle qui préexistait à la guerre de Cent Ans, pas plus qu'elle ne ressemble au quartier en décrépitude du milieu du 20^e siècle. Il serait donc vain de vouloir restituer toute la « vérité » de la ville sous peine de la transformer en un musée ou un parc d'attractions.

À travers cet ouvrage, nous souhaitons, au contraire, mettre en évidence la diversité et la vitalité – même si parfois elle semble sommeiller – d'une ville qui nous est chère. Ceux qui l'ont bâtie au fil des siècles continuent de nous interpeller à travers des monuments grandioses mais, aussi, au détour d'humbles vestiges et parfois même de traces infimes : ferrures, cailloux bosselés, graffiti. Ceux qui la peuplent aujourd'hui, touristes pressés, amoureux, usagers des services publics, écoliers, éboueurs matinaux, fêtards nocturnes et notables en quête de repos, participent également à forger son caractère propre. Ce sont ces gestes du passé et du présent qui ont retenu notre attention car, si l'on veut bien être attentif à notre environnement, une promenade dans la Cité Plantagenêt est riche de ces mémoires souvent oubliées, du travail enfoui et des regards croisés.

Guy Durand a su capturer au petit matin la lumière absorbée par les façades à pans de bois, le miroitement de l'humidité sur les pavés, la beauté de peintures rouillées par le temps. Mais il a su également magnifier la poésie parfois brutale de la pierre qui s'élanche en une verticalité étroite rendant le piéton minuscule et fragile dans l'ombre des rues encaissées. C'est donc une ville en mouvement que nous avons sillonnée, participant modestement à notre tour à son histoire. Et c'est le livre de ces rencontres et de ces excursions, parfois inattendues, que nous vous proposons ici.



Le Mans, ville ouverte

L'étymologie du mot « poterne » rappelle qu'il s'agit d'une « porte de derrière », d'une « porte dérobée » dans un château ou une muraille permettant de « faire des sorties secrètes par le fossé » selon Littré. La Grande Poterne de la vieille ville est considérée aujourd'hui comme l'un des principaux accès de la cité d'autrefois. Pour certains, la poterne invite donc à pénétrer facilement dans la ville, tandis que pour d'autres, elle offre la possibilité de s'en échapper discrètement. Et, il est vrai que, selon la perspective, le paysage qui se présente à l'œil de l'observateur change radicalement.

Si l'on vient des quais, l'escalier donne l'impression d'un obstacle qui se dresse devant soi en se resserrant vers la rue de Vaux. À la tombée de la nuit, la lumière orangée des lanternes et les ombres portées des pignons aigus s'affichent presque menaçantes. À mi-pente, les gonds rouillés d'une imposante porte, fichés dans la pierre, rappellent que la ville était jadis close. L'impression d'enfermement s'accroît après avoir laissé sur la droite la tour du Vivier et entrepris l'ascension plus chaotique de la Petite Poterne. Le débouché, rue Saint-Pavin de la Cité, n'apporte, en effet, aucune ouverture ; les murs, aveugles, obligent au détour. La ville nous a pris.

Si l'on regarde vers l'extérieur, le point de vue est tout autre : il s'ouvre. Les volées de marches établissent un rythme inégal mais atténué par la régularité de la double rampe en fer forgé rendu lisse et luisant par le temps et les doigts nombreux qui l'ont parcouru. Les bribes de conversation et l'inanité des dialogues télévisuels derrière les jalousies s'estompent peu à peu pour laisser place à la rumeur de la circulation automobile le soir et, la nuit, au lent clapotis de la Sarthe en contrebas. Mais, c'est la lumière, surtout, qui attire et séduit ; une grande trouée de lumière laissant croire à un ailleurs plus heureux.



À la dernière loge

Au cœur de la cité Plantagenêt, il existe depuis longtemps quelques immeubles dits « à loyer modéré » : Grande Rue et rue des Chapelains notamment. Les critères d'attribution tiennent logiquement compte des revenus des résidents, ce qui permet, dans ce quartier plutôt chic, d'introduire une certaine mixité sociale. On ne se mélange guère pourtant entre propriétaires d'hôtels particuliers et locataires ; ce qui est vrai ailleurs le demeure dans ce « village » historique.

Mais, habiter le Vieux Mans, malgré d'évidentes contraintes, est presque toujours ressenti comme un privilège, quel que soit son logis. Ainsi, après avoir arpenté douloureusement les pavés, puis déboulé le long escalier des Pans de Gorron, on accède à une petite barre d'immeubles construits au début des années 60, sur les plans d'Albert Laprade, par ailleurs inspecteur général des Beaux-Arts. L'architecte, qui fut chargé de nombreuses reconstructions après la Seconde Guerre mondiale, semble avoir concrétisé là son désir d'intégrer des logements fonctionnels à un environnement historique et culturel : « *Mon intérêt s'est porté comme d'habitude sur ce qui était modeste* ». Et c'est bien une impression de modestie et de désuétude qui l'emporte ici : la permanence de la loge du gardien, le jardinet ordonné et propre, séparé de la rue par un muret en pierres maçonnées, les étroites allées gravillonnées d'ocre, un banc de ciment solitaire : tout concourt à la quiétude... et à l'ennui du lieu.

Ainsi, l'habitat social ne réveille pas la Cité Plantagenêt ; il paraît, lui aussi, figé dans un passé de bon aloi qui transforme lentement tout ce périmètre en un espace muséologique nécessitant des animations ponctuelles pour lui redonner vie. C'est là un travers du Vieux Mans, c'est tout autant une part de son charme.

La cité

Sans égards pour la frontière entre le profane et le religieux, des mains inconnues, loin des regards moqueurs, parcourent la pierre de grès dressée à quelques pas de la façade de l'église. Et, en une caresse autrefois sacrée, un pouce se glisse dans l'alvéole dédiée à la fécondité pour une vague prière silencieuse.



